

Virgile en français

Lit-on encore l'*Énéide* ? En tous cas, on ne cesse de la traduire. Une recherche pourtant incomplète nous a permis de recenser 36 versions françaises en cinq siècles, de 1509 (Octavien de Saint-Gelais) à 1993 (Jean-Pierre Chausserie-Laprée), soit une *Énéide* nouvelle tous les quatorze ans ! Et la cadence ne faiblit pas : trois traductions au XVI^e siècle, huit au XVII^e, trois au XVIII^e, onze au XIX^e, dix au XX^e... Deux périodes sont particulièrement fastes : la Restauration (cinq versions en dix ans, entre 1818 et 1829) et nos années soixante (cinq en sept ans, de 1958 à 1965).

L'*Énéide*, best-seller *ad vitam æternam*, a également suscité nombre d'imitations plus ou moins parodiques, tel le *Virgile travesti* de Scarron ou l'étonnant *Virgille virai en borguignon* dû à C.N. Amanton (Dijon, 1831), où l'arc-en-ciel d'Iris, par exemple, est rebaptisé la « reuë de Sain-Banar » (la roue de saint Bernard) et où Didon meurt ainsi :

Didon ne bouge de sai plaice,
Devein froide comme lai glaice,
Baïlle, rancôsse, ran l'espri...
Lai velai mote ! aidieu, vo di !

On s'en tiendra ici à des *Énéides* plus orthodoxes : celles qui nous ont semblé les plus représentatives, ainsi que toutes les versions encore disponibles en librairie. Nous allons faire mourir Didon devant vous onze fois. Cinq fois en vers et six en prose, ces deux grandes options se livrant depuis quatre siècles une lutte serrée.

Contrairement à certains éditeurs timorés d'aujourd'hui, qui n'osent nous faire goûter les textes anciens qu'après pasteurisation, nous avons respecté l'orthographe et la ponctuation d'origine, leur saveur, leur expressivité – comme le faisait déjà, en 1876, Alphonse Lemerre dans sa réédition en tous points admirable des traductions de Du Bellay.

Tum Iuno omnipotens longum miserata dolorem
 difficilisque obitus Irim demisit Olympo
 quae luctantem animam nexosque resolveret artus.
 Nam quia nec fato merita nec morte peribat,
 sed misera ante diem subitoque accensa furore,
 nondum illi flauom Proserpina vertice crinem
 abstulerat Stygioque caput damnauerat Orco.
 Ergo Iris croceis per caelum roscida pennis
 mille trahens uarios aduerso sole colores
 deuolat et supra caput astitit. « Hunc ego Diti
 sacrum iussa fero teque isto corpore soluo. »
 Sic ait et dextra crinem secat : omnis et una
 dilapsus calor atque in uentos uita recessit.

Virgile, *Énéide*, IV, 693-705.

Voyant cecy Iunon la tou'puissante,
 Prenant pitié de ceste languissante,
 Transmist du ciel Iris, pour ieter hors
 L'esprit rebelle attaché dans le corps :
 Car pour autant, que de mort naturelle
 Ne perissoit, mais par fureur nouvelle
 Devant ses iours, la Royne du bas monde
 N'auoit coupé la cheueuleure blonde,
 Et à l'Enfer de Styx environné
 Son chef encor' n'auoit point condamné.

Donques Iris aux ailes rougissantes
 Traynant au ciel mile couleurs naissantes
 Par les rayons de la flamme opposée,
 D'ung lointain vol sur le chef s'est posée.
 Ce triste vœu de par Junon la grande
 Au Dieu d'enfer ie porte pour offrande :
 Te separant d'auecq ce cors humain.
 Ell' parle ainsi : puis de sa dextre main
 Tranche le poil : la chaleur s'auala,
 Et l'ame au vent parmy l'air s'en alla.

Joachim Du Bellay, 1552

Iunon touchée de la voir souffrir si long-temps envoie Iris du haut du ciel pour séparer d'avec son corps son ame qui avoit tant de peine à s'en detacher. Car comme elle ne mouroit ny par l'arrest des Destins, ny d'une mort qu'elle eust meritée : mais que ses jours luy estoient avancez malheureusement par la violence de son amour, Proserpine ne lui avoit point encore arraché ce cheveu fatal auquel sa vie estoit attachée, ny dévoué sa teste au Roy des tenebres. Iris toute dégouttante de rosée, & peinte de mille couleurs que l'opposition du soleil luy donne, vole au travers les airs avec ses aîles dorées, s'arrestant sur la teste de Didon : J'obeis, dit-elle, au commandement que j'ay receu d'emporter ce cheveu consacré à la Déesse des enfers, & vous délivre de la prison de ce corps. En achevant ces paroles elle coupe ce cheveu fatal. Alors tout ce qui restoit de chaleur s'esteint, & l'ame s'enfuit & abandonne le corps.

Sieur de Bonlieu (= Le Maistre de Sacy et Nicole), 1665

Junon void de son Thrône une si longue mort,
Soupire dans son cœur, plaint ce funeste sort ;
Et fait partir Iris sa celeste couriere,
Pour mettre en liberté cette ame prisonniere ;
Détacher ses liens, & chasser de ce corps
La chaleur qui sôûtient ses rebelles efforts.
Car mourant par fureur, sans que la destinée
De ses jours florissans eût la course bornée,
Mourant sans mériter ce trépas malheureux,
La grande Deïté du manoir tenebreux
N'avoit point à Pluton offert cette conquete ;
Ny du cheveu fatal diminué sa teste.
Iris fend l'air humide, & trace un arc luisant,
Ses diverses couleurs au soleil opposant ;
Elle aborde Didon : J'obeïs, luy dit-elle,
Je viens te délivrer de la prison mortelle,
Et porter en ton nom au sombre Jupiter
Le tribut que l'on doit à son sceptre de fer.
Tranchant le cheveu blond, après cette parole,
Le corps demeure froid, & l'ame en l'air s'envole.

M. de Segrais, 1668

Alors Junon prenant pitié d'une Princesse infortunée, qui luttait douloureusement contre la mort, envoya Iris du haut de l'Olympe, pour dégager son ame des liens de son corps. Car la mort prochaine n'étant point naturelle, mais l'effet de sa fureur, Proserpine ne lui avait point coupé le cheveu fatal, & ne l'avait point encore condamnée à descendre aux Enfers. Iris traverse les airs sur un nuage opposé au soleil ; elle déploie ses ailes, brillantes de mille couleurs, & arrête son vol sur la tête de la Reine. « J'exécute, dit-elle, l'ordre que j'ai reçu : j'enlève cette ame dévouée au Dieu des enfers, & je la délivre de son corps. » A l'instant elle coupe le cheveu, & la Reine expire.

Abbé Des Fontaines, 1743

Alors Junon, plaignant son pénible trépas,
Et de sa longue mort les douloureux combats,
Pour arracher son ame à sa prison mortelle,
Fait descendre des cieux sa courrière fidèle ;
Car l'affreux désespoir ayant, avant le temps,
Par une mort précoce abrégé ses instans,
N'ayant point mérité son trépas par un crime,
La déesse qui règne au ténébreux abîme
Ne l'avait point encor dévouée à la mort,
Ni coupé le cheveu d'où dépendoit son sort.
Sur son aile brillante, au soleil exposée,
Peinte de cent couleurs, humide de rosée,
Iris descend des cieux, s'arrête sur Didon :
« Je coupe le cheveu réservé pour Pluton,
C'en est fait, de tes jours ainsi finit la trame,
Des chaînes de ton corps je dégage ton ame, »
Lui dit-elle. A ces mots, sa secourable main
Tranche avec le cheveu son malheureux destin.
Sa chaleur l'abandonne, et son ame s'exhale,
Et la mort seule éteint sa passion fatale.

Abbé Delille, 1804

Mais Junon prend pitié de sa longue infortune ;
A la voix de Junon, Iris, du haut des cieux,
Vole auprès de Didon sans les ordres des dieux,
De ses jours malheureux elle a coupé la trame,
Mais des liens du corps pour affranchir son ame,
La Parque, du destin attendant le signal,
Sur son front pâlisant tient le ciseau fatal.
Iris a revêtu son écharpe inconstante
Où se peint du soleil la pompe éblouissante,
Elle trace dans l'air un lumineux sillon,
Elle est auprès d'Elise. « O dieu de l'Achéron,
Reçois cette victoire ! et toi cesse de vivre.
Du poids de tes douleurs cette main te délivre. »
Soudain la reine expire, et, libre de ses fers,
Son ame en gémissant a fui dans les enfers.

J. Hyacinthe de Gaston,
proviseur du lycée de Limoges,
ancien officier de chasseurs
(ouvrage adopté pour les lycées),
1808

Alors la toute-puissante Junon, ayant pitié de sa longue souffrance et de sa pénible agonie, a dépêché Iris du haut de l'Olympe pour qu'elle déliât cette âme qui se débattait dans les liens de ses membres. Comme sa mort n'était due ni à la nécessité ni à un châtement, mais que la malheureuse succombait avant le temps aux accès d'une fureur soudaine, Proserpine n'avait pas encore arraché de sa tête blonde le cheveu fatal ni consacré son front à l'Orcus Stygien. Iris, dont les ailes de safran étincellent de rosée et qui traîne par le ciel mille reflets divers sous les rayons adverses du soleil, descend et s'arrête au-dessus de la mourante. « J'ai reçu l'ordre d'apporter au dieu des Enfers son tribut sacré et je te délire de ton corps, dit-elle. » De sa main droite elle coupe le cheveu. Aussitôt toute la chaleur de Didon se dissipe et sa vie s'exhale dans les airs.

André Bellessort, Les Belles Lettres, 1925

Alors Junon, la toute-puissante, prise de pitié pour la longue douleur et le difficile trépas, du haut de l'Olympe envoya Iris qui dénouerait l'âme luttant dans les liens de ses os. Car ni au gré du destin non plus que de mort méritée elle ne périssait, mais malheureuse, avant le temps, embrasée de subite fureur, et Proserpine n'avait encore du sommet de sa tête un blond cheveu emporté ni, au bord du Styx, sa tête n'avait promise à Orcus. Donc Iris, de ses ailes couleur de crocus et couvertes de rosée, à travers le ciel mille nuances faisant varier au soleil, en son vol s'abaisse et dessus la tête se tient : « Voici qu'à Dis ce gage sacré je porte, suivant l'ordre reçu, et de ce corps je t'absous. » Ainsi elle dit, et de la droite le cheveu coupe ; s'est dissipée toute chaleur, et dans les vents la vie, diffuse.

Pierre Klossowski, rééd. André Dimanche, 1964*

Alors Junon toute-puissante, ayant pitié de ses longues douleurs et de sa mort pénible, envoya Iris du haut de l'Olympe pour dégager cette âme en lutte avec les liens du corps. Car, comme elle succombait à une mort non prescrite par le destin ni méritée, mais qu'elle périssait, malheureuse, avant le temps et en proie à une fureur subite, Proserpine n'avait pas encore enlevé de sa tête le cheveu blond ni dévoué sa tête à l'Orcus stygien. Iris, donc, déployant par le ciel ses ailes crocéennes et couvertes de rosée, qui reflètent au soleil les nuances de mille couleurs, Iris vole et s'est arrêtée au-dessus de la tête de Didon : « Je porte, comme j'en ai l'ordre, ce gage sacré à Dis et je t'affranchis de ton corps. » Elle dit, et sa droite coupe le cheveu : d'un seul coup toute la chaleur est dissipée, et la vie s'en est allée dans les vents.

Maurice Rat, Garnier-Flammarion, 1965

* À signaler, dans *Les tours de Babel* (éd. T.E.R., 1985), un passionnant article d'Antoine Berman sur cette traduction de l'*Énéide* par Pierre Klossowski.

Alors Junon toute-puissante, ayant pris en pitié sa longue douleur et son trépas difficile, envoya Iris de l'Olympe pour délivrer l'âme en lutte et dénouer les liens du corps. Car sa mort n'étant l'effet ni du destin ni d'une juste condamnation, comme elle périssait, malheureuse, avant son jour et enflammée d'un délire soudain, Proserpine n'avait pas encore détaché de sa tête le cheveu blond ni voué sa vie à l'Orcus stygien. Iris donc, comme une rosée, ses ailes safranées déployant à travers le ciel mille couleurs changeantes au-devant du soleil, descend en volant et s'arrêta au-dessus de sa tête : « J'emporte par ordre ce cheveu qui appartient à Dis et je te délève de ton corps. » Ainsi parle-t-elle et de sa main droite coupe le cheveu ; dans l'instant même se dissipa toute chaleur, la vie s'en est allée aux vents.

Jacques Perret, Folio, 1980

Mais sa longue douleur et sa lente agonie
Touchent Junon. Iris de l'Olympe est partie
Libérer l'âme en lutte et dénouer son corps.
Un crime, le destin n'exigeaient point sa mort :
Le feu d'un prompt délire, hélas! trop tôt la prend.
Pluton d'un blond cheveu de sa tête enlevé
N'a pas encore au Styx son âme consacrée.
Blanche sous le soleil, ses ailes de safran
Déployant par le ciel leur mille éclats changeants,
Sur son front vole Iris : « Je dois porter à Dis
- Il est sien - ce cheveu. Pour toi, quitte ton corps. »
Parlant, sa main le tranche. A l'instant fuit la vie :
Son âme, dans les vents, se dissipe et s'en va.

Jean-Pierre Chausserie-Laprée, La Différence, 1993